

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

La Distance

Théâtre

**Tiago
Rodrigues****TTT**

1h25 | Jusqu'au
26 juillet, L'Autre
Scène du Grand
Avignon-Vedène,
tél. : 04 90 14 14 14.

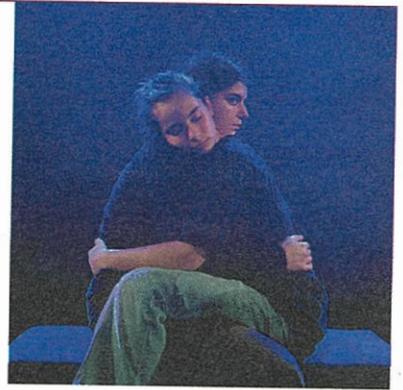
Et la scène se met à tourner. Lentement ou vite. Sous des lumières douces ou violentes. Dessus, deux rochers, et les branches, le tronc couché d'un arbre décharné. D'un côté de la tournette, un vieil électrophone et un père médecin en costume-cravate marron, Ali (Adama Diop). De l'autre, un bonsaï sous verre et une jeune fille à la tenue blanche de technicienne, Amina (Alison Dechamps). Le père et sa fille ne se voient pas. Et quand commence *La Distance* – que signe et met en scène Tiago Rodrigues, patron du Festival d'Avignon –, Ali vient de réaliser que l'enfant unique qu'il a élevée seul après la mort de sa femme a filé sur... Mars! Nous sommes en 2077. Amina a fui la planète bleue, menacée de totale destruction, pour aller fonder sur la plus fraîche planète rouge une nouvelle communauté. «*Je ne l'ai pas fait contre toi. Je l'ai fait. Pour moi. Et pour les autres...*», lui répète-t-elle dans les messages audio qu'ils échangent à travers le cosmos et qui forgent les dialogues de la pièce.

Amina appartient désormais à une de ces riches Corpo-Nations responsables des embargos et attaques qui ont ruiné les Républiques terriennes où elle a grandi pour mieux coloniser l'univers. Mais en lavant le cerveau des futurs colons, en leur ôtant toute mémoire du passé pour bâtir un monde autre. «*Nous, on ne croit plus que ce soit possible de changer le monde. Nous croyons qu'il faut changer de monde*», déclare à son père celle qui est devenue une des mille «Oubliantes» parties préparer la venue des prochains Martiens. Ali est abasourdi. Anéanti par son départ, son absence, son projet.

Du théâtre d'anticipation? Pas seulement. Si le dramaturge-poète portugais, grand amoureux de Shakespeare ou de Tchekhov, a l'audace – incongrue – de cette situation de science-

fiction, son subtil face-à-face dépasse le fantastique de convention pour dire les douleurs d'un aujourd'hui où plane la perte. Privée et publique. «*Génération après génération, vous avez dit: "Apprenons du passé pour ne pas répéter les mêmes erreurs; utilisons les pierres des ruines et construisons mieux"*», explique Amina à Ali. *Nous, les Oubliants, nous utiliserons de nouvelles pierres pour construire un monde vraiment nouveau.*» Et elle accepte pour ça de renoncer à ses droits, à ses libertés de Terrienne. «*Existe-t-il un seul changement collectif qui ne demande pas de sacrifices individuels?*» Et Tiago Rodrigues de pointer les tentations totalitaires qui menacent les jeunes générations...

À cause des anciennes? Quels legs les parents ont donc laissés aux enfants pour qu'ils osent si dangereuse aventure? Pas l'échange, pas la parole. Entre Ali et Amina, la communication est plus facile de Mars à la Terre que d'appartement à appartement... Jamais aussi fort que dans l'écriture-miniature, Tiago Rodrigues imagine ici un échange sans pathos, plein de tendresse, de silences derrière les mots, d'absence et de présence. Et Adama Diop rayonne d'amour paternel. Et Alison Dechamps est terrible de lucidité. S'il n'évite pas quelques longueurs, le dramaturge parvient surtout, par cet affrontement tout ensemble âpre et musical, à poser de dérangeantes questions. Sur ce qu'est le véritable amour d'un père pour sa fille. Sur cette mémoire aujourd'hui si revendiquée mais qui divise souvent plus qu'elle n'unit, rappelant des appartenances différentes, au lieu de créer des liens... Rêvant à 2077, Tiago Rodrigues travaille poétiquement à trouver l'harmonie dans le mal-être, l'angoisse, la peur qui frappent nos sociétés comme nos âmes. En 2025.



Tendresse et frustration, amour et colère.

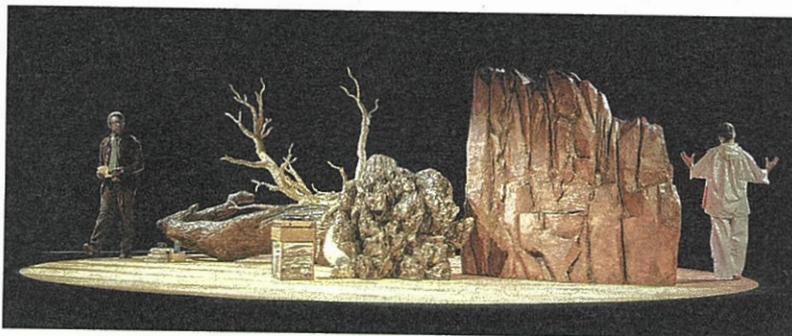
La Peau des autres

Théâtre

Lauriane Goyet**TTT**

La compagnie Acrobatica Machina, originaire de Corse, signe dans le festival Off d'Avignon un remarquable spectacle sous son apparente simplicité. Un banc trône au centre de la scène, et autour : du vide. Trois jeunes femmes y sont assises ou gravitent autour – deux amies et une troisième dont la présence est fantomatique. Cette dernière symbolise un corps en errance, en souffrance, en hypervigilance, comme une diffraction d'un autre. Elle se glisse parfois entre les deux autres, agit sur scène, traduit une émotion qui n'est pas verbalisée ou verbalisable, une pensée inavouable. Ce corps symbolique est celui du personnage qu'incarne brillamment Lucie Giuntini, adolescente traversée par de multiples questionnements, comme beaucoup à cet âge, et surtout par une détresse que son amie, jouée par Colomba Giovanni, repère et tente de soigner. Entre elles deux s'invitent tendresse et frustration, amour et colère, que marque ainsi la danseuse Marie Ortoni, sans paroles, juste avec son corps. Car de silence il est surtout question dans ce spectacle signé de l'autrice-metteuse en scène Lauriane Goyet. Les deux comédiennes y jouent avec acuité le cocktail choc d'émotions fortes qui souvent les dépassent. Elles y sont à vif. Finement écrite et interprétée, la pièce émeut, subjugué, bouleverse. On s'y laisse saisir, gagner par une intensité que seul le spectacle vivant permet. ▷ K.O.

1h20 | Jusqu'au 23 juillet, Théâtre du Train Bleu, theatredutrainbleu.fr. Puis en tournée la saison prochaine en Corse et en Île-de-France.



2077. Amina a fui sur Mars. Son père est resté sur Terre. Du théâtre SF? Pas seulement.